



HAL
open science

Récits du lieu / Lieu des récits

Nicolas Tixier

► **To cite this version:**

Nicolas Tixier. Récits du lieu / Lieu des récits. Gatta, Federica; Sotgia, Alice. L'habiter comme patrimoine, Imbernon, 2020, 9782919230303. hal-02492469

HAL Id: hal-02492469

<https://hal.science/hal-02492469>

Submitted on 27 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Récits du lieu / Lieu des récits

Nicolas Tixier

05.02.2020

Comment un territoire, une ville, un quartier, un habitat se récitent-ils à travers leurs acteurs ? Qu'ils soient habitants ou usagers, gestionnaires ou concepteurs, experts ou scientifiques, vidéastes ou écrivains, comment accéder à ces récits innombrables ? Que nous révèlent-ils aujourd'hui sur les passages entre passé, présent et futur ? Et comment pouvons-nous demain *faire passage*, non pas uniquement entre « des mondes » qui se côtoient spatialement, mais aussi avec le passé qui se redéploie sous différentes formes et modalités dans notre présent et dans les devenirs possibles de toute situation habitée ?

Parlant de « lieu du récit », Louis Marin¹ fait de ce dernier le référent du lieu, précisément ce qui le réfère ou le fait exister. Les lieux, disait-il, « appartiennent au récit, c'est-à-dire à ce discours (dont ils sont les moments primitifs et fondamentaux) où l'expérience peut être référée par une parole qui la dit, réseaux de noms propres ou communs qui jalonnent l'acte de narration dans l'énoncé narratif ». Nous pourrions en inverser la proposition, à savoir parler du « récit du lieu », sans en changer pour autant le sens, en disant : les récits appartiennent aux lieux, c'est-à-dire à cet espace (dont ils sont l'indice éphémère et inépuisable) où l'expérience peut être référée par une pratique qui l'agit, réseau de gestes individuels ou collectifs qui jalonnent l'urbanité des lieux dans leur répétition quotidienne. Le récit du lieu serait alors l'acte de narration collective qui fait exister le lieu comme espace de pratiques partagées ou de pratiques potentielles.

Voici ce à quoi, il nous semble, l'ensemble des contributions de cet ouvrage s'est attelé : produire des expressions dynamiques par le récit du lieu afin de relever le défi d'une hybridation de différentes valeurs patrimoniales (valeur historique, valeur d'usage et valeur de renouvellement²), en partager des représentations et mettre en débat cet héritage.

L'habiter se fabrique de multiples façons. *Voir* et *dire* ces fabriques reste un des enjeux majeurs pour comprendre ce qui fait patrimoine dans les usages, mais aussi dans les capacités d'un lieu à se renouveler tout en gardant ce qui le rend singulier. Le *voir*, c'est parfois aussi juste l'apercevoir, être attentif à ce qui se fabrique discrètement, où la discrétion serait alors l'art de disparaître conditionnant l'apparition des choses³. Le *dire*, c'est parfois aussi le difficilement énonçable, voire l'indicible par une parole publique, ou même par la parole tout simplement. Il faut être attentif, présent et trouver d'autres moyens pour énoncer, rendre perceptible. On en appelle alors au récit et parfois à la fiction, sous de multiples formes et

¹ Louis Marin, « Au corps au texte. Propositions métaphysiques sur l'origine du récit », in *Esprit*, n°423, avril 1973, p. 913-928.

² Proposition de Pascal Amphoux (non publiée), qui articule trois valeurs patrimoniales : valeur historique, valeur d'usage et valeur de renouvellement.

³ Cf. les travaux de Pierre Zaoui sur la discrétion, où « l'expérience d'un temps modeste qui se suffit à lui-même », où « l'on glisse subrepticement des êtres et des choses vers les relations qu'ils produisent » et où « s'ouvre sous son apparence placide, retirée, apolitique, un rapport nouveau avec la politique. » Pierre Zaoui, *La discrétion. Ou l'art de disparaître*, Paris, Éd. Autrement, 2013.

formats qui ont tout pouvoir d'énonciation et de partage : texte, film, photo, son, performance, installation, etc.

Le *voir* et le *dire* renvoient pour nous aussi à la figure du témoin, où « percevoir, ce n'est pas simplement appréhender le perçu, c'est vouloir témoigner ou attester de sa valeur. Le témoin n'est jamais neutre ou impartial. Lui incombe la responsabilité de *faire voir* ce qu'il a eu le privilège de voir, sentir ou penser. Le voilà qui devient créateur. De sujet percevant (voir), il devient sujet créateur (faire voir). Mais c'est parce que, derrière le témoin se profile un autre personnage celui de l'avocat. C'est lui qui fait comparaître, qui fait que toute création devient un plaidoyer en faveur des existences qu'elle fait apparaître, ou plutôt comparaître »⁴. Si on suit les travaux d'Étienne Souriau, développé par David Lapoujade, on peut aisément assimiler à ces « existences moindres » aux usages et aux détails de l'habiter qui font le quotidien de tout lieu. Il se dessine en creux une perspective très stimulante, d'articulation du *voir*, du *dire* et aussi du *faire* afin de donner un droit à exister à ces existences moindres et à leurs possibles devenir. On peut alors s'interroger pour chaque situation d'habiter de « par quels *gestes* instaurateurs les existences parviennent à *se poser* légitimement ? ».

David Lapoujade toujours en relisant Étienne Souriau nous propose de regarder les types d'existence selon quatre univers : le monde des phénomènes (dont la perfection de leur manière d'être est d'apparaître, art d'apparaître), le cosmos des choses (art de se maintenir), le royaume des fictions (art de se sustenter) et la nuée des virtuelles (art d'être inachevées). Il y a là un champ d'exploration relativement inédit pour travailler ce qui fait patrimoine, pour des devenir pour les lieux de l'habiter en partant des trajectoires narratives, des usages, des gestes et des espaces aux potentiels actifs autant que latents... Mais à condition de savoir les repérer et à pouvoir témoigner de leurs modes d'existence. Et cela, parfois, sans trop les exposer au risque de les voir disparaître.

Habiter tisse pour chaque lieu un patrimoine d'usages qui se lit dans les formes de présences, de gestes, de récits, de continuités, d'évolutions, mais aussi de disparitions. Il se lit aussi au quotidien, par un temps récursif et cyclique. Il se lit encore au travers des traces, de stigmates, tant physiques que mémorielles, qui comme des strates composent notre perception de toute situation, dessinent des héritages et ouvrent à des fictions.

Prendre soin de ces héritages, c'est peut-être travailler des relations de dialogue entre ces trois modes, du voir, du dire et du faire, qui tous, relèvent de la chose publique autant qu'ils agissent dessus avec leurs propres dimensions performatives. « Chose publique » que l'on entendra ici non comme une chose définie une fois pour toutes, « mais comme une composition, théâtre de l'action autant que comme société ».⁵ Il s'agit à toutes les échelles de l'habiter, d'accepter et de mettre en dialogue les matériaux de cette chose publique, qui, par nature, est dotée d'une pluralité de points de vue, comme autant de perspectives engagées, comme autant de fictions sur le réel, ouvrant à des récits publics et collectifs. Ces histoires, dont les formes sont elles aussi plurielles, sont autant celles que l'on se raconte individuellement, que celles plus collectives que le temps a rendues publiques et pour partie *fictionnalisées*.

⁴ David Lapoujade dans *Les existences moindres*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2017, p. 19.

⁵ Isaac Joseph, *La ville sans qualité*, Paris, Éd. de l'Aube, 1998, page 6.

On rejoint volontiers ici les propositions de l'écrivain Camille de Toledo ⁶ qui plaident pour élaborer collectivement une pensée des temps ouverts, des temps potentiels pour lutter contre une réalité de la finitude et de la mélancolie. Un principe d'expansion à toute chose et à toutes les échelles en cherchant les modes d'existence déjà à l'œuvre, potentiellement, dans notre présent pour en faire des fictions *de droit*. « Les *fictions*, au XXI^e siècle, ne sont plus des adjonctions au réel. Les multiples strates de fiction sont, aussi sûrement que les strates géologiques d'une falaise forment la falaise, ce qui compose le "réel". Il n'y a pas de *réel* face ou à côté d'un *fictionnel*. Nous oscillons entre des fictions qui nous sédimentent et font de nous des agrégats d'histoires, de croyances, de récits, à l'intérieur desquels nous naissons, nous mourons. »

Pour chaque situation, il y a inévitablement le prélèvement de certaines *matières* et *histoires* au détriment d'autres qui feront récits et projets. L'héritage est à voir ici d'abord comme un emprunt pour construire une filiation, un prolongement, une fiction où cette dernière n'est pas tant construite sur ce dont on hérite *passivement* que sur ce que l'on se choisit comme héritage *volontairement*. Il s'agit de construire patiemment et méthodiquement des fils narratifs d'une situation donnée. Des fils qui tissent une lecture singulière et populaire, car touchant au quotidien de tous. Des fils rétroprospectifs entre héritages et fictions⁷ qui tissent un palimpseste d'ambiances pour tout lieu habité.

Être témoin de ces moindres choses. Être avocat de leurs modes d'existence. Être écrivain de leurs devenir, voici trois actions, comme autant de missions, qui peuvent changer les regards, engager des pratiques et donner corps à une valeur d'usage autant que de renouvellement pour tout patrimoine discret de l'habiter à qui veut y prêter attention.

⁶ Camille de Toledo, Aliocha Imhoff, Kantuta Quirós, *Les potentiels du temps. Art et politique*, Paris, Manuella Éd., 2016.

⁷ Patrick Geddes est sans doute un des premiers à penser le territoire comme cela. Il lit les époques révolues comme celle à venir dans les traces des organisations physiques, sensibles et sociales du présent. Chez Geddes, les tracés qu'ils soient urbains, naturels, sociaux, etc., constituent autant l'histoire d'un lieu et son mode de description que son devenir et son mode de projection. Cf. Adrián Torres Astaburuaga, Éva Chaudier, Nicolas Tixier, « Mémoire du futur, from old roots to new shoots. *Patrick Geddes in India (1914-1924)* », in *Espaces et sociétés*, Dossier « Revisiter Patrick Geddes », n°167, décembre 2016, pp. 99-120.